

Zeitschrift: Schweizerische pädagogische Zeitschrift
Band: 1 (1891)
Heft: 3

Artikel: L'inauguration de l'Université de Lausanne : 18. Mai 1891
Autor: Maurer, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-788201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Und die Vorstellungen als Kräfte wirken zu lassen und die Prinzipien der Mechanik in die Psychologie einzuführen, konnte sich wiederum nur ein Psychologe erlauben, der von den physiologischen Vorgängen keine Notiz nimmt, sondern die psychischen Erscheinungen nach Massgabe seines metaphysischen Systems isolirt, um sie alsdann, zwar nach strenger Logik, aber immerhin unter Voraussetzung des einfachen Seelenwesens zu behandeln. Man sage uns nicht, dass sich das System darin bewährt habe, dass, was Herbart auf Grund seines Systems z. B. über die Reproduktion der Vorstellungen festgestellt hat, zum grössten theil mit den Resultaten von Forschungen, die von ganz andern Grundlagen ausgingen, übereinstimmt. Die experimentelle Psychologie *kennt* ihre Grenzen und weiss, dass über Empfindung und erstes Werden der Vorstellung hinaus auch sie noch aus denselben Quellen zu schöpfen hat, aus welchen Herbart seine Erkenntnisse geflossen sind. Aber es ist ihr wenigstens der Weg nicht verschlossen, ihre gewonnenen Erkenntnisse einer Korrektur und Berichtigung zu unterziehen, wie es jeder exakten Wissenschaft wohl ansteht, während bei Herbart alles und jedes für alle Zeiten festgenagelt ist, weil das System es nicht anders erlaubt. Eine Psychologie aber, die keine eigentliche Fortentwicklung mehr gestattet, weil solche ein Preisgeben der Fundamentalsätze erfordern würde, kann nicht die Psychologie der Zukunft sein und wir kommen darum zu keinem andern Schlusse, als dass die Metaphysik die Psychologie Herbarts verpfuscht, d. h. auf jedem Punkte der Entwicklung so sehr beeinflusst hat, dass das Ergebnis der Einzelforschung von vornherein unabänderlich festgestellt war.

L'inauguration de l'Université de Lausanne

18. Mai 1891.

DISCOURS DE M. MAURER, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ.

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de m'acquitter avant tout d'un devoir de reconnaissance à l'égard des hommes auxquels nous devons la transformation de notre Académie.

Je suis heureux de pouvoir rendre un hommage public à la mémoire d'un ancien élève de l'Académie de Lausanne, *Gabriel de Rumine*, dont la munificence va enrichir notre ville d'un palais universitaire. J'éprouve également une grande satisfaction à exprimer notre gratitude à ces hommes

dévoués qui, durant de longs mois, ont sacrifié tous leurs loisirs pour trouver aux sommes léguées par Gabriel de Rumine un emploi en rapport avec les vœux du donateur et les besoins du pays; au peuple vaudois et à ses représentants pour avoir consenti à des sacrifices considérables en faveur d'un nouveau centre d'instruction supérieure; au chef du département de l'instruction publique enfin, dont la vaillante énergie a mené à bien le changement que nous fêtons aujourd'hui.

Cette dette de reconnaissance payée, je m'empresse, Mesdames et Messieurs les invités, de vous souhaiter la bienvenue au nom de l'Université de Lausanne, et de vous dire la joie que nous éprouvons à trouver réunis ici professeurs et étudiants des diverses nationalités, comme au temps où les plus petites écoles s'ouvraient à toutes les nations de l'Europe, où les universités réunissaient les peuples chrétiens en une vaste confédération, où le savant se sentait aussi peu dépaysé dans le „quartier latin“ au pied de la montagne Ste-Geneviève que sous les arcades de l'université de Bologne, où des étudiants d'Oxford portaient les écrits de Wicief aux bibliothèques de Prague, où des philologues comme Erasme enseignaient tour à tour à Cambridge et à Bâle.

Au souvenir de cette belle unité, une certaine mélancolie se glisse dans notre âme, et nous regrettons presque le temps où se faisaient moins sentir les barrières multiples élevées tout autour de nous par la prépondérance de plus en plus accusée du principe des nationalités. Je dis: „presque“. Car la fécondité scientifique des derniers siècles et notamment du nôtre tient précisément à l'individualisation croissante de la vie intellectuelle, à l'indépendance du jugement qui en est le corollaire et à la solidarité plus intime nouée par elle entre le savant et le peuple. Les tendances et les préjugés qui différencient de nation à nation l'organe de la vérité ont certainement des inconvénients; mais ils sont peu de chose, au prix de la vigueur communiquée à l'intelligence par la sève montante des instincts populaires. Les parfum de terroir qui se dégage de toute œuvre profondément sentie peut nuancer la vérité, il ne la supprime pas.

Et ce que je dis des œuvres, je puis le dire des institutions: les hautes écoles nationales ou régionales font participer la science à des questions d'ordre local et la renouvellent ainsi, en lui permettant de plonger ses racines dans des natures d'essence très diverse.

L'humanité, accablée par le joug du passé, s'indigne parfois des servitudes qui pèsent sur elle et proclame alors la doctrine de la table rase. Revenue au calme, elle s'aperçoit que quoi qu'elle fasse, il existera toujours des dispositions innées, et que le plus sage est de les reconnaître et d'en tirer le meilleur parti possible.

L'Université de Lausanne sera sage. Trois siècles passés dans les limbes universitaires nommés académie ont discipliné ses ardeurs. Elle ne méconnaîtra pas la limite de ses pouvoirs, et elle examinera attentivement dans quel sens la poussent ses aptitudes naturelles. Sans doute, elle ne vit pas uniquement sur le fonds vaudois ou suisse, elle s'est annexé des forces venues de France et d'Allemagne ; toutefois, l'élément indigène l'emporte et vous êtes en droit, Messieurs, de nous demander quel caractère il va donner à la nouvelle institution.

Je ne suis pas Vaudois, mais un séjour prolongé sur les bords du Léman, ma qualité de Suisse et le fait que je parle ici au nom de mes collègues plutôt qu'en mon propre nom, m'autorise à m'identifier pour un moment avec les habitants de ce pays et à parler comme si je faisais ma confession aussi bien que la leur.

Un trait qui nous distingue, Vaudois et Suisses, c'est l'hostilité à l'égard de la raison empiétant sur les droits de l'instinct. La campagne dirigée par Haller et Bodmer contre le rationalisme de Wolff, celle entreprise par Rousseau contre les philosophes, celle de M^{me} de Staël contre la logique napoléonienne sont tout à fait selon notre cœur. Quand l'un des nôtres arrive à formuler ce qui sommeille en lui, il ne manque jamais d'exprimer le peu de goût qu'il éprouve pour l'abstraction, pour l'esprit qui raisonne à part de l'âme qui sent et devine, pour la science qui ignore les intérêts du cœur, de la conscience et de la vie pratique. Le mot Nature est notre devise, et, lorsque nous sommes appelés à choisir entre les deux influences qui agissent sur le monde contemporain, entre celle qui ramène au passé et celle qui fait valoir les avantages du présent, nous n'hésitons pas, nous nous déclarons partisan de l'influence qui met au premier plan le rôle des sens et de l'observation. Aussi, depuis l'aurore de notre indépendance jusqu'à nos jours, les législateurs de ce pays ont-ils de plus en plus donné le pas à la science sur l'érudition, aux choses contemporaines sur celles de l'antiquité. Même notre vénérable collègue qui occupe la chaire de philosophie n'a pas résisté à l'entraînement général ; il semble préférer la raison pratique à la raison pure et insiste moins sur les problèmes de métaphysique que sur ceux d'ordre social.

Si le trait de caractère que je viens de mentionner appartient à tous les Suisses, il en est un autre qui relève particulièrement de notre qualité d'habitant du pays romand. La Réforme a fait de ce coin de terre un asile pour les martyrs de la conscience, qu'ils vinssent d'Italie ou d'Angleterre, de France ou d'Allemagne ; et, grâce à ces précieux renforts, nous avons pu réagir contre les effluves de rêverie contemplative qui se dégagent de notre sol, et nous élever à la conviction que l'histoire n'est pas soumise

à la fatalité, que l'état de choses créé par elle est toujours modifiable au gré de ceux qui savent écouter la voix de l'idéal. Et peut-être la place considérable occupée par le pays romand dans notre Suisse du XIX^e siècle est-elle due essentiellement à la foi que nous professons dans le pouvoir de l'éducation.

Nous croyons à l'éducation parce que nous en avons besoin. Il nous faut un travail continu pour nous ressaisir. Ballottés ça et là par l'histoire, livrés tour à tour aux Romains et aux Burgondes, aux Savoyards et aux Bernois, au catholicisme et à la Réforme, aux influences latines et germaniques, sans un travail sérieux sur nous-mêmes nous risquerions de voir s'effacer notre caractère fondamental, inscrit pourtant en traits permanents dans la configuration de notre sol.

Etalé entre le Jura et les Alpes, entre un point d'appui français et ce massif cosmopolite qui envoie ses fleuves à l'Europe latine, germanique ou slave, le pays de Vaud a dans son génie quelque chose de large, de bien équilibré, capable de concilier le nord et le midi, la nature et la civilisation, les tendances sociales et individualistes. Peu apparent dans les premiers temps de l'ancienne Académie, ce caractère va en s'accroissant au fur et à mesure que nous approchons de l'époque où le pays disposera librement de sa destinée. Au XVI^e et au XVII^e siècle, les professeurs sont à peu près tous des étrangers, appelés pour soutenir la Réforme, et plus soucieux des sentiments de Leurs Excellences de Berne que de ceux du pays où ils enseignent. Au XVIII^e, en revanche, ils se recrutent généralement parmi les savants indigènes, et la parcimonie du gouvernement qui réunit dans une seule et même main l'enseignement du grec et de la morale, celui de la philosophie et des mathématiques, celui du droit naturel et de l'histoire, fournit aux Pollier, aux Crousaz, aux Bochat une ample occasion de faire valoir les qualités synthétiques du génie vaudois. Celui-ci toutefois ne se relève avec une netteté particulière qu'à partir du jour où les Vaudois vivent réellement de leur vie propre. Juste Olivier, Vinet, Rambert, tous trois enfants du pays et professeurs à notre ancienne Académie, sortent de la réserve observée par leurs devanciers et expriment dans de nombreuses œuvres ce que sent, ce que pense le peuple qui leur confie sa jeunesse.

Soit dans son enseignement oral, soit dans ses écrits, qu'il s'agisse de poésie ou d'histoire, Olivier ne cesse de recommander à ses compatriotes ce qu'il a si bien résumé en disant :

Vivons de notre vie ! assez longtemps esclaves,
 Maintenant que nos pieds sont déchargés d'entraves,
 Marchons dans une route à nous,
 En attendant le jour où les peuples du monde
 Secrètement poussés, dans une paix profonde,
 Enfin se réuniront tous.

Si Olivier pense que la concorde, chère au tempérament vaudois, se réalisera grâce à l'intervention de quelque impulsion mystérieuse, Vinet, d'humeur moins romantique, s'explique en termes plus précis. Digne descendant de ces réfugiés qui ont fait de la Suisse romande la terre classique du stoïcisme chrétien, il poursuit, sa vie durant, l'idéal religieux qui cherche la conciliation des antagonismes dans l'union librement consentie des consciences individuelles. Par la largeur des ces sympathies, il s'adresse au monde chrétien tout entier et néglige de parti-pris toutes les causes de division.

Son successeur dans la chaire de littérature française ne pense pas tout à fait ainsi. Pour Rambert, l'arbre de l'humanité n'a pas ses racines dans le ciel. Convaincu que le caractère de l'homme est préfiguré par le milieu dans lequel il naît et grandit, il étudie la nature suisse avec l'inquiète curiosité de celui qui chercherait à y déchiffrer l'énigme de notre destinée. Il dépeint le montagnard uni à la nature par un lien plus intime que l'homme de la plaine, atteignant avec difficulté seulement, aux considérations qui embrassent les vastes ensembles et faisant volontiers de sa vallée le résumé de l'univers. Mais il montre aussi qu'en ne s'élevant à des horizons étendus qu'au prix d'efforts considérables, le montagnard apprend à se soumettre à la salutaire nécessité d'associer l'éducation de l'intelligence à celle de la volonté et à éviter ainsi l'épicurisme contemplatif auquel aboutissent trop souvent les raffinements d'une culture purement intellectuelle.

Vous le voyez, Messieurs, ces hommes que je considère comme des représentants de notre caractère national sont d'accord entre eux. Ils appuient sur des côtés différents de notre nature ; l'un est plus vaudois, l'autre plus cosmopolite, le troisième plus suisse ; mais tous trois soutiennent également que les idées fécondes viennent du cœur, que les vrais progrès résultent de l'union de l'intelligence et du caractère et que seul l'homme de bien peut se livrer à l'esprit de recherche sans avoir à s'occuper des conséquences de ces découvertes.

Le spectacle journalier des mœurs de nos démocraties nous fait comprendre peut-être plus vivement qu'à d'autres que le monde se gouverne bien plus par des intérêts que par des raisonnements, et que l'éducation est plus nécessaire encore que l'instruction. Sans doute, l'éducation est

avant tout affaire de famille ; mais sous peine de déchéance, aucune institution ne saurait se soustraire à la noble tâche de diriger les caractères, et ici, notre petitesse même peut nous rendre service. Elle permet au professeur de se faire l'ami de l'étudiant et d'exercer sur lui une action plus décisive qu'il ne le peut dans les grands centres ; elle permet aux élèves de se connaître entre eux, de seconder l'œuvre de leurs maîtres et de former ces liens d'amitié qui durent souvent aussi longtemps que la vie ; elle permet aux familles cultivées de la ville de s'associer à l'Université, de recevoir les étudiants à leurs foyers et de les préserver ainsi de la triste solitude où se trouvaient leurs devanciers du XVII^e siècle, alors qu'ils vivaient isolés de la société et livrés à une licence que censura encore notre héroïque Davel au moment où il montait à l'échafaud.

Les préoccupations morales et les préoccupations utilitaires semblent se contredire. En y regardant de près nous constatons cependant qu'elles marchent le plus souvent ensemble. La question „Où cela mène-t-il“ leur est familière aux uns aussi bien qu'aux autres. Il est par conséquent naturel que les savants qui représentent chez nous les sciences exactes soient peu satisfaits des seules lumières de la théorie, qu'ils se hâtent d'arriver aux applications, et que notre faculté des sciences se soit successivement complétée par une école d'ingénieurs, une école de pharmacie et une école de médecine, érigée l'automne dernier en faculté indépendante.— Semblable impulsion se fait sentir dans le domaine des études complexes qui relèvent de la théologie, du droit et des lettres. Le point de départ des mouvements sociaux nous intéresse, mais le terme vers lequel ils semblent graviter sollicite notre curiosité dans une égale mesure. Le rêve, la légende, l'idéal fixent notre attention aussi bien que les faits qui leur donnent naissance ; les rapprochements opérés entre des nations d'origines diverses attirent nos regards autant que les divergences qui se manifestent chez des peuples jadis unis.

Aussi, si nous ne cherchons plus nos exemples, comme au siècle dernier, dans un passé imaginaire, nous avons pourtant maintenu le droit naturel dans notre programme universitaire ; et, animée du désir de favoriser les études propres à faire comprendre les institutions et les tendances qui lient les peuples de plus en plus les uns aux autres, la nouvelle loi sur l'instruction supérieure a introduit chez nous l'enseignement du droit diplomatique, du droit international privé et des principales littératures de l'Europe septentrionale et méridionale.

Je viens, Messieurs, de vous indiquer quelles sont les études vers lesquelles notre esprit national semble devoir nous entraîner. Le présent et l'avenir y ont une large part, celle du passé en revanche est modeste.

Heureusement que le socialisme est ici de mise, le bien d'autrui peut devenir le nôtre, et, grâce à l'entière liberté que nous laissons à nos étudiants d'aller chercher la science où bon leur semble, nous voyons de jeunes savants, nos compatriotes, revenir à nous de Bâle ou de Zurich, de Berne ou de Genève, d'Allemagne, de France ou de plus loin encore, et nous aider à renouveler notre savoir.

Notre *alma mater* a besoin de ces rajeunissements ; car en dépit du baptême universitaire que nous lui administrons aujourd'hui, elle est déjà d'un âge assez avancé. On lui prête généralement trois cent cinquante années ; mais notre cathédrale, cette autre *alma mater*, proteste : „Le „culte de l'immatériel, nous dit-elle, ce culte qui élève et transfigure les „âmes, ne date pas seulement du XVI^e siècle. Il existait dans notre „pays déjà au temps où mes flèches de pierre frémisaient sous l'élan qui „les envoyait au ciel.“

Elle a raison, notre cathédrale. L'Académie qui a grandi à son ombre n'a fait que poser sous une autre forme la question à laquelle la vieille église avait une première fois répondu.

Il en sera de même de notre Université. En allant au-devant des exigences de la vie moderne, l'*alma mater* de Lausanne peut changer de physiognomie, elle ne change pas de nature. Comme au temps des Croisades, comme au temps de la Réforme, elle appelle et elle appellera les fidèles ; la formule diffère, le sens reste. Le jour où le nouvel édifice universitaire se dressera aux pieds de notre académie, nous verrons s'étager, l'un au-dessus de l'autre, les témoins de trois âges, unis dans un même élan et obéissant au mot d'ordre du plus ancien d'entre eux : *Excelsior !*

Schweizerische Bergseen.

Von J. Heuscher.

II.

Auf unsern zahlreichen Alpenwanderungen trafen wir in der Nähe von Seen nicht selten einzelne Gamsen an, die sich an den würzigen Kräutern erlabten. Oft gellt der Pfiff des wachsamem Murmeltiers durch die Luft, und hie und da gelang es uns, die scheuen Alpenbewohner ziemlich in der Nähe beobachten zu können. Am Wildsee in den grauen Hörnern sahen wir (4. Aug. 1889) in unmittelbarer Ufernähe zahlreiche Alpenmäuse (*Arvicola nivalis*) über die Steine springen.